

Les contradictions de l'athéisme freudien

Jean-Michel Hirt, *Vestiges du Dieu. Athéisme et religiosité*, Grasset, 244 p.

Patrick Cady

Number 184, May–June 2002

Les folies de Dieu : les lieux du religieux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17132ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cady, P. (2002). Les contradictions de l'athéisme freudien / Jean-Michel Hirt, *Vestiges du Dieu. Athéisme et religiosité*, Grasset, 244 p. *Spirale*, (184), 28–29.

LES CONTRADICTIONS DE L'ATHÉISME FREUDIEN

VESTIGES DU DIEU. ATHÉISME ET RELIGIOSITÉ de Jean-Michel Hirt
Grasset, 244 p.

SANS DOUTE l'athéisme a-t-il aussi ses fastes de pensée et ce livre abonde en illustrations littéraires et philosophiques. Ces vignettes provoquent un effet de collage dû sans doute au fait qu'on a affaire à des vestiges d'articles qui remplissent la première moitié du livre. Ce n'est qu'après que l'on rencontre le sujet annoncé dans le sous-titre et l'avant-propos.

Hirt rappelle que la psychanalyse, contrairement aux autres sciences, ne peut se satisfaire d'une indifférence en matière de religion. Mais il ne dit pas vraiment pourquoi, à savoir que, dans sa technique, la psychanalyse rencontre la croyance au fondement de toutes les résistances qu'elle suscite mais qu'elle ne peut vaincre que par ce même phénomène de croyance. La croyance est propre à l'inconscient et l'athéisme de masse se révèle une croyance qui se maintient dans l'ombre de son objet : « je crois que Dieu n'existe pas. » Ou comme le dit très bien, dans la fameuse histoire juive sur l'athéisme, un père à son fils : « sache, mon fils, que nous n'avons qu'un seul dieu et qu'il n'existe pas. »

Hirt fixe son départ sur un point de la pensée de Freud, le dédoublement du phénomène religieux entre la religion monothéiste et la religiosité inhérente au psychisme. L'emprise de la religiosité excède l'influence de la religion et la religion est dépositaire d'un reste. Pour Hirt — et non pour Freud —, la question se pose de savoir si l'événement intérieur que rencontrent les mystiques manifeste ce reste. Mais si l'auteur opère avec Freud ce dédoublement dans son avant-propos, il ne peut pas quitter Freud quand chez celui-ci ce dédoublement ne tient pas. Hirt en vient donc à affirmer, tout autant que Freud, que la religiosité ne peut être séparée de sa réalisation collective la plus constante, la religion, sans relever la contradiction.

Plus loin encore, Hirt propose un dédoublement de la vérité entre une vérité du monde qui relève de la raison et une vérité de l'expérience intérieure « *témoignant d'une autre figure de la raison* ». Mais Hirt doit vite reconnaître que Freud dénonce un tel espoir : « *à disjoindre la religiosité de la religion, on se fourvoie*. » Hirt, croyant possible une fidélité à la lettre freudienne, semble appliquer à sa propre pensée cette formule de la dénégation « je sais bien mais quand même ». Et il récidive : l'opposition ne

passé plus selon lui entre athées et croyants, mais entre le plus ou le moins de religiosité dont ils font preuve dans la conduite de leur vie.

Renoncement et refoulement

C'est également une figure de la dénégation que l'on retrouve dans la notion reprise de Freud d'un renoncement. Comme opération de pleine conscience, un tel renoncement s'opposerait au refoulement et permettrait une véritable sublimation. « *Renoncer n'est pas refouler puisque l'on sait à quoi l'on renonce*. » L'objet d'un tel renoncement étant une large part de notre vie pulsionnelle, il serait donc possible d'en avoir une pleine conscience; pas très analytique, une telle prétention! Hirt, avec Freud, n'est pas loin de prétendre que seule la psychanalyse peut permettre d'accéder à ce renoncement, alors que la religion ne ferait que prendre en charge un refoulement qui fait partie du processus de civilisation dont Freud situe le déroulement au-dessus de l'humanité, refoulement que Hirt présente à juste titre comme source et non conséquence du religieux. Mais la littérature religieuse parle elle aussi du renoncement et elle ne semble pas ignorer grand-chose de la vie pulsionnelle à laquelle elle propose de renoncer. Le renoncement dont la psychanalyse serait la voie royale ne serait en tout cas pas un renoncement à la toute-puissance projetée dans la raison par Freud qui appelle de ses vœux « *une communauté d'hommes qui auraient soumis leur vie pulsionnelle à la dictature de la raison* ».

Reprenant le débat entre la raison et la foi, Hirt rappelle la position de Pascal : « *il n'y a rien de si conforme à la raison que ce désaveu de la raison*. » N'y a-t-il pas là une attitude plus analytique que la « dictature » freudienne de la raison?

Pour ceux qui ne le connaissaient pas, Hirt reprend avec une grande clarté le débat de la foi et de la raison en ce qu'il intéresse la psychanalyse, c'est-à-dire comme une confrontation de la croyance qui est attendue de l'autre avec une raison menacée par le délire de la toute-puissance. Mais comme le sous-titre indiquant le sujet du livre est « athéisme et religiosité » et non pas « athéisme et foi », Hirt n'aurait pas dû rester enfermé dans ce débat auquel Freud n'a pas apporté grand-chose que Pascal n'ait déjà explicité.

La référence à la religiosité imposait à Hirt de partir de la redéfinition du religieux par Freud non pas comme une foi mais comme une pratique rituelle. C'est par là que Freud relie la religion à la névrose obsessionnelle — Hirt ne parle que d'une « *formation réactionnelle* » — et en montre l'universalité. C'est par là aussi que, reconnaissant le rite comme une mémoire en acte, il fait de la religion l'expression collective d'un héritage psychique transmis depuis le premier meurtre et de cette névrose universelle la structure constituante du psychisme humain. Aucune génération ne peut, selon Freud, dérober à celle qui la suit les éléments essentiels de la vie psychique et notamment le sentiment inconscient de culpabilité qui résulte de ce meurtre. Certaines questions se posent alors : puisque c'est la pratique rituelle et non la foi qui définit la religion pour Freud, d'où lui vient de faire de l'athéisme un tel enjeu, au point de considérer la foi comme le symptôme d'une analyse insuffisante, voire même d'une incapacité à devenir analyste, critère de sélection encore en vigueur dans certaines sociétés de psychanalyse? Comment Freud peut-il concevoir que la psyché entretienne un rapport avec « *ce que les hommes ont toujours su* », le meurtre et le sentiment de culpabilité originaires, sans en passer par ce qui a collectivement pris en charge le retour de ce savoir refoulé?

Hirt remarque que la raison athée chez Freud ne s'éprouve que dans sa confrontation avec le religieux, mais il ne peut saisir jusqu'où va ce caractère indissociable de l'athéisme et du religieux. Il tente des prouesses d'acrobate pour rendre compte du nouvel athéisme conçu par Freud en évitant soigneusement toute référence à ce qui fonde, de *Totem et tabou* au dernier livre de Freud, *L'homme Moïse et le monothéisme*, cet athéisme : l'idée d'une mémoire phylogénétique inscrite en chaque homme et déterminant son devenir psychique.

Le maternel refoulé

Son livre, au demeurant fort intelligent, est exemplaire d'une littérature psychanalytique qui part du principe que la pensée de Freud ne peut être mise en défaut, tout en effaçant au départ rien de moins que ce sur quoi elle se fonde, une théorie de la mémoire dont le noyau est la

notion de phylogenèse, même si on ne saurait le réduire à ce terme.

Voulant cacher ce Freud honteux, Hirt s'enferme dans les contradictions de l'athéisme freudien; il ne cesse également d'affirmer des rapports de causalité de l'individuel au collectif qui ne tiennent pas puisque, dans la pensée de Freud, le phénomène collectif est d'abord un héritage inscrit dans la mémoire de chaque individu. On ne peut donc que dénier ou refouler un religieux qui, refoulé, ne cesse alors d'opérer des retours sous des formes plus ou moins déplacées, déformées, voire monstrueuses comme certaines sectes en sont l'exemple.

Sans rien évoquer de cette transmission, Hirt reprend, outre le refoulement pulsionnel que j'ai déjà évoqué, deux autres sources du religieux : l'état infantile de dépendance absolue et la nostalgie du père.

Dans une psychanalyse freudienne qui ne cesse de lutter, tout comme le monothéisme juif, contre les retours d'un maternel refoulé, il ne faut pas s'étonner de constater que l'infantile, même pointé comme un « état de dépendance absolue » soit d'emblée ramené au rapport au père. Mais la machine analytique à interpréter nous contraint de soupçonner la présence d'un rapport infantile au père tout autant dans un athéisme qui rejoue œdipiennement son meurtre que dans l'adoration de ce père divinisé.

Ricoeur, que Hirt cite en renfort, vise une « épuration de la foi par un renoncement au père ». Il ne semble pas avoir compris les réponses moqueuses de Freud au pasteur Pfister qui voulait se servir de la psychanalyse pour purifier la foi de ses éléments névrotiques. Mais Freud lui-même ne se soucie pas d'une grande cohérence puisque d'un côté il dénonce les abstractions religieuses des philosophes et que de l'autre il déclare que « la doctrine religieuse est susceptible d'une épuration, d'une sublimation des idées grâce auxquelles elle peut se dépouiller de presque tout ce qui en elle portait la marque du mode de penser primitif et infantile ». Pour relancer « l'épuration », Hirt parle de « nettoyage analytique du religieux ». Fidèle à son dédoublement du religieux, l'auteur conclut en s'interrogeant : « reste-t-il une place, si d'aventure une rupture est consommée entre le père et Dieu, un écart creusé, pour une expérience religieuse qui ne se résorberait pas dans la religiosité du psychisme? »

Mais Freud ne s'en cache pas, l'athéisme qu'il revendique comme indissociable de la psychanalyse, c'est la lutte contre l'idolâtrie qui n'est pas à confondre avec la lutte contre le père. Ce qu'il ne dit pas, c'est en quoi une telle lutte pourrait se différencier de l'observance de l'interdit de représentation, interdit fondamental du judaïsme. Ricoeur a beau prôner un ressourcement juif à l'œuvre dans le religieux non seulement dans la consolation mais aussi dans l'image du père, il veut se faire plus juif qu'un juif. Cela dit, si s'en prendre à la consolation

espérée de Dieu, c'est, de la part du philosophe protestant, s'en prendre au catholicisme, s'attaquer aussi à la crainte que Dieu inspire ne va pas dans le sens d'un retour au judaïsme pour lequel le maintien de cette crainte est fondamental pour préserver l'image du père qu'elle implique. Enfin, cette volonté affichée de se départir de cet infantile rapport au père a pour effet de mettre ce père plus que jamais en évidence et peut-être est-ce l'effet inconsciemment recherché.

Son souci de reconnaître une forme d'athéisme nécessaire à la psychanalyse n'empêche pas Freud de s'inquiéter du déclin du monothéisme : « ce qui commence par le père s'achève par la masse », écrit-il dans *Malaise dans la civilisation*. Il dénonce toutes les « religions de l'humanité », communisme et fascisme, avec une grande capacité d'anticipation : « privées de leurs sources affectives, elles n'auront pas la capacité de mobiliser aussi bien les motions pulsionnelles ni de les lier par une cohérence doctrinale suffisamment lestée de sa base sexuelle. Ces religions profanes laisseront le champ libre à la pulsion de mort. » Hirt ajoute avec pertinence que la déculpabilisation des individus qui accompagne ce déclin entraîne un accroissement du sentiment inconscient de culpabilité dont les hommes cherchent à se soulager par une violence généralisée; les exterminations sans précédent perpétrées durant le xx^e siècle l'ont été au nom de l'athéisme. Hirt note également que la déssexualisation provoquée par ce déclin s'aggrave dans une volonté de gestion et de normalisation de la sexualité. Il conclut de façon interrogative, mais encore en parlant de « religiosité » là où Freud écrivait « héritage », « mémoire » autant individuelle que collective : « à défaut d'être éradiquée, la religiosité du psychisme est-elle plus dangereuse avec ou sans son enveloppe religieuse? » « Enveloppe? » : le maternel refoulé n'est décidément jamais bien loin.

L'athéisme purificateur

C'est avec Simone Weil que Hirt va conclure. Cette philosophe d'origine juive tournée vers le christianisme reprend avec force la tradition mystique d'un passage nécessaire par la perte de Dieu pour le retrouver dans une foi purifiée de son étayage par les sens, ce qui suppose un retour à l'interdit de représenter Dieu. Un athéisme purificateur de la foi consiste pour elle à développer une capacité à supporter l'absence de Dieu sans la combler avec une idole. Dans l'événement intérieur, tel que Hirt le reprend à partir de Simone Weil, « le moi jouit de se voir à partir de l'infini de son désir et non du fini de son objet ». Même s'il y a là un danger d'opération réductrice, on doit reconnaître qu'une telle formulation rend compte aussi de la jouissance de l'anorexique et de sa position de défi dans un fantasme de toute-puissance. Par une pratique exacerbée du jeûne, l'anorexie s'est souvent trouvée associée à la démarche mystique chrétienne.

Or, même présentant une dimension œdipienne évidente, l'anorexie demeure liée à une perturbation grave de la relation archaïque avec la mère. Un tel trouble ne pouvait resurgir et prendre une telle ampleur dans une religion du père que par une incarnation trop excitante du fils, indissociable d'un retour de la mère.

Hirt conclut son livre en posant quelles sont selon lui les conditions d'une fidélité à Freud : « devenir le compagnon d'incroyance de Freud ne conduit qu'à un seuil : soit renoncer au désir de croire pour se libérer de l'objet de croyance, soit soutenir ce désir, mais renoncer à son objet. Chacun y répondant en sa chair et son nom est renvoyé à l'économie de l'invisible qui lui est destinée. » Une telle conclusion m'inspire plusieurs remarques : Hirt parle d'incroyance et non d'athéisme; or, il me semble que d'un point de vue freudien, si on peut faire l'économie d'une foi religieuse, on ne peut prétendre en finir avec la croyance sans laquelle il n'y aurait d'ailleurs pas de transfert et tout simplement pas de cure analytique. Celui qui parviendrait à cette incroyance deviendrait le « compagnon » de Freud; voilà qui relèverait de l'inédit dans le mouvement psychanalytique où la volonté du fondateur de se poser en père et de maintenir ses disciples à leur place de fils a maintenu jusqu'à nos jours un rapport d'obéissance dans la transmission individuelle et institutionnelle de la psychanalyse. Ce ne serait donc qu'en partageant le rejet par celui qui ne se voulait que père de la religion du père qu'on en finirait avec le père. Ça ne me paraît pas analytiquement défendable, d'autant plus que transformer le père en compagnon, c'est ne plus s'inscrire dans l'ordre des générations, signe d'une pathologie narcissique dont l'ampleur actuelle marque la pratique de tous les psychanalystes. Le choix auquel conduirait ce compagnonnage ressemble un peu à une double contrainte, comme celles que l'humour juif sait si bien mettre en scène dans des histoires du genre : une mère dit à son fils : « il faut que tu choisisses; si tu ne peux pas renoncer à aimer cette fille, garde cet amour, mais renonce au moins à cette fille! » Comment répondre à ce qui rend fou, sinon en y sacrifiant sa livre de chair!

Hirt avait pourtant inventé au passage une nouvelle définition belle et pertinente de la foi, définition qui me paraît d'ailleurs pouvoir s'appliquer aussi à une dimension de l'amour : « un point de tangence du désir avec l'inconnu ». Il a aussi donné une redéfinition inspirante de la neutralité comme ce qui permet que se déploie « le temps de résonance de l'imprésentable ». Mais sa plus féconde définition, peut-être inspirée de Lévinas, est celle du prochain : « un homme qui mû par le désir, va au-devant de l'humanité d'autrui et ne reste pas interdit face à ce qui le défigure. » Espérons que l'homme qui pratique la psychanalyse s'efforce d'être ce prochain pour ceux qui reportent leur attente croyante sur lui.

Patrick Cady